

Joël Biard

Approches sémantiques de la proposition au Moyen Âge latin

Textes préparatoires (ensemble partiel)

BOËCE, *Commentaire sur le livre d'Aristote Peri hermeneias, seconde édition.*

Livre premier, introduction (traduction de travail)

[...]

L'interprétation est un son vocal (*vox*) articulé signifiant par lui-même. C'est pourquoi tout son vocal n'est pas une interprétation. Il y a en effet des sons vocaux produits par d'autres animaux, qui ne sont pas englobés par le mot d'interprétation. Toute parole (*locutio*) n'est pas interprétation, pour cette raison que, comme on l'a dit, il y a des paroles qui sont privées de signification, et que certaines ne signifient pas par soi mais signifient toutefois lorsqu'elles sont jointes avec d'autres, comme les conjonctions. Or l'interprétation se trouve seulement dans les sons vocaux articulés et significatifs par soi. C'est pourquoi cela se convertit : tout ce qui est interprétation signifie, tout ce qui signifie est appelé par le mot d'interprétation.

[...]

Ainsi, puisque dans ce livre Aristote ne traite pas seulement de l'énoncé (*de oratione sola*) mais aussi du verbe et du nom, ni seulement de la parole mais encore de la parole significative qui est interprétation, pour cette raison, puisque le nom d'interprétation est adapté aux verbes ainsi qu'aux noms et aux paroles significatives, par ce nom qui est commun aux choses dont il sera traité dans ce livre, c'est-à-dire de l'interprétation, ce livre est aussi nommé *De l'interprétation*. [...] Le nom et le verbe seront donc les deux premières parties de l'interprétation. C'est par eux en effet qu'est désigné tout ce qui se trouve dans les intellections de l'esprit ; car c'est par eux que se réalise tout l'ordre de l'énoncé.

[...]

Les éléments de l'interprétation sont donc le nom et le verbe, mais les parties propres en lesquelles consiste l'interprétation sont les énoncés.

Parmi les énoncés, certains sont parfaits, d'autres imparfaits.

Les énoncés parfaits sont ceux par lesquels ce qui est dit peut pleinement être compris (*intelligi*) ; les énoncés imparfaits ceux dans lesquels l'esprit s'attend encore à entendre quelque chose de plus complet (*plenius*), comme « Socrate et Platon ». Si en effet rien n'est ajouté l'intellect reste en suspens, hésite (*titubat*), et l'auditeur s'attend à entendre quelque chose d'autre.

Les espèces d'énoncés parfaits sont au nombre de cinq : optatif [...], impératif [...], interrogatif [...], vocatif [...], énonciatif (*enuntiativa*), dans lequel se trouve la vérité ou la fausseté [...].

Dans ce livre Aristote traite de l'énoncé énonciatif simple et de ses éléments, à savoir le nom et le verbe. Et puisque ceux-ci sont significatifs, et que le son vocal articulé significatif est embrassé (*continetur*) par le nom d'interprétation, il est appelé par ce nom commun (comme on l'a dit) *Livre de l'interprétation*.

JEAN BURIDAN, *Petites sommes de logique*

I, III, 1

Il faut noter troisièmement que ici l'on prend « proposition » en tant qu'elle se dite comme synonyme d'« énonciation », et non pour autant qu'elle se différencie de « conclusion » et de « question ».

JEAN BURIDAN, *Sophismes*,

Chapitre premier, solution du 3^e sophisme (trad. Paris, Vrin, 1988)

Concernant le troisième sophisme [« Dieu n'existe pas »], je dis qu'il est faux.

Je dis aussi que l'énoncé « Dieu n'existe pas » ne signifie rien qui n'existe pas ou ne puisse exister, à savoir qui ne lui corresponde dans l'esprit – en ce qui concerne les choses qu'il signifie dans l'esprit –, et qui n'existe pas ou ne puisse exister dans le monde extérieur – concernant les choses qu'il signifie dans le monde extérieur. Mais cela ne suffit pas pour que la proposition soit vraie, comme on le verra par la suite. Je dis aussi que l'énoncé « Dieu n'existe pas » ne signifie pas le non-exister de Dieu (*Deum non existere*) parce que – je le suppose – que Dieu n'existe pas (*Deum non existere*), cela n'est rien, n'a rien été, ne sera rien, et ne peut rien être ; il est donc faux que le non-exister de Dieu soit signifié, car il s'agit là d'une proposition affirmative et son sujet ne suppose pour rien.

[...]

Et quand on dit que la proposition « Dieu existe » signifie plus que le terme « Dieu », j'accorde qu'elle signifie plus dans l'esprit, car elle signifie une proposition mentale et le terme « Dieu » ne signifie dans l'esprit qu'un concept simple.

Mais l'on se demande à bon droit si elle signifie plus dans le monde extérieur, c'est-à-dire en ce qui concerne les choses conçues par les concepts qui correspondent au terme « Dieu » et à l'énoncé « Dieu existe ».

À ce propos, il me semble devoir être noté que les propositions « Dieu existe » et « Dieu est Dieu » diffèrent grandement quant aux choses signifiées dans le monde extérieur. Car la proposition « Dieu existe », comme elle comprend dans l'esprit un sujet, un prédicat et une copule, équivaut à « Dieu est un étant ». Et ainsi, elle signifie beaucoup plus que « Dieu est Dieu », puisqu'elle signifie tous les étants en raison du terme « étant ». Mais la proposition « Dieu est Dieu » ne signifie rien dans le monde extérieur si ce n'est Dieu, puisque le mot « est », dans la mesure où il sert uniquement de copule, ne signifie rien dans le monde extérieur en plus de la signification des termes catégorématiques, il signifie seulement ce concept complexif grâce auquel l'intellect forme des propositions à partir des termes « Dieu » et « Dieu ».

Mais un problème difficile à résoudre surgit alors : on a dit plus haut que par tout concept quelque chose est conçu. Qu'est-ce donc qui est conçu par le concept complexif correspondant à la copule « est » lorsque je dis « Dieu est Dieu » ou « un homme est une pierre » ? [...] puisque l'intellect ne peut former ce concept complexif sans les concepts catégorématiques qu'il assemble, rien n'est conçu isolément par ce concept. Mais ce sont les mêmes choses que nous concevons de manière complexe avec les concepts catégorématiques, et qui étaient conçues de manière simple, avec ces concepts catégorématiques, sans ce concept complexif. Ce ne sont donc pas des choses différentes qui sont conçues par le concept correspondant à l'énoncé « Dieu est Dieu » et par « Dieu n'est pas Dieu », « tout Dieu est Dieu », « aucun Dieu n'est Dieu », et par le terme simple « Dieu ». Mais cette chose est conçue ici et là de manière différente, complexe ou simple, affirmative ou négative.

[...]

Solution du 5^e sophisme

En ce qui concerne le cinquième sophisme [« Les signifiables de manière complexe sont des chimères »], je dis qu'il est faux. Plus, tous les êtres dans le monde sont signifiables de manière complexe. Tout être, aussi simple soit-il, est signifiable de manière complexe. Par exemple Dieu, qui est suprêmement simple, est signifié de manière complexe par l'énoncé « Dieu est Dieu », comme on l'a dit dans la solution du troisième sophisme.

[...]

Quand on soutient qu'alors [avant que Dieu en crée le monde] l'homme ne courait pas, je l'accorde, mais quand on infère « c'était donc un fait que l'homme ne courait pas » (*ita erat quod homo non currebat*), je réponds qu'en ce sens, c'était un fait que quelque chose était, qui n'était pas un homme en train de courir, à savoir Dieu. Cependant, en ce qui concerne les choses signifiées par l'énoncé « un homme ne courait pas », il n'en était ni ainsi ni autrement, et cela n'est pas requis pour la vérité d'une proposition négative, comme ce sera dit par la suite.

Pareillement, quand on dit que la proposition « l'Antéchrist existera » est vraie, je l'accorde, mais quand on en conclut « donc c'est un fait que l'Antéchrist existera », je le nie, sauf au sens où quelque chose est, qui n'est pas l'Antéchrist ; mais que l'Antéchrist doive exister, ou ce que l'Antéchrist sera, cela n'existe pas. [...]

[...]

À l'autre objection, je réponds ainsi : que Socrate aime Dieu, c'est Socrate, si Socrate aime Dieu. Mais si Socrate n'aime pas Dieu, alors que Socrate aime Dieu, ce n'est rien. Pareillement, que Socrate haïsse Dieu, c'est Socrate si Socrate hait Dieu. Mais si Socrate ne hait pas Dieu, ce n'est rien. Quand donc on soutient : « que Socrate aime Dieu, c'est Socrate », je l'accorde dans le cas où Socrate aime Dieu ; mais si l'on dit : « de la même manière, que Socrate haïsse Dieu, c'est Socrate », je le refuse, parce que cela n'est rien quand Socrate aime Dieu. Mais que Socrate haïsse Dieu fut peut-être Socrate, si auparavant Socrate haïssait Dieu. Quand on ajoute encore : « que Socrate aime Dieu, cela est bon et digne de récompense », je l'accorde car c'est un homme bon, qui aime Dieu. Mais quand on dit que : « que Socrate haïsse Dieu, cela est mauvais et condamnable », je le refuse parce que cela n'est rien. Mais que Socrate haïsse Dieu, cela fût mauvais, puisque ce fut un homme mauvais, haïssant Dieu. Et il n'est pas gênant de dire qu'un homme bon fût un homme mauvais, donc il n'est pas impossible qu'aimer Dieu fût haïr Dieu.